

rive droite, près de l'atterrissement, il y a un bouquet de très grands arbres, sur lesquels vous pouvez, par des flèches largement entaillées, m'indiquer que vous avez déjà passé. Vous voudrez bien aussi griffer sur l'écorce à quelle date vous avez traversé la rivière. Cette précaution m'épargnera du temps et beaucoup d'inquiétude.

Partis du 16 février, nos messagers, au 16 juin, auront quitté depuis quatre mois. Si Jephson arrive dans deux mois, soit six mois après le départ de ces courriers, il est certain que nous n'aurons plus à les attendre.

A vous et à vos compagnons je souhaite bonne santé et heureuse arrivée au Nyanza. Pour ce qui nous concerne, nous accomplirons notre tâche avec toute la célérité possible.

A vous sincèrement,

HENRY-M. STANLEY,

commandant l'expédition de secours à Emin Pacha

au lieutenant W.-G. STAIRS,
commandant le fort Bodo.



CHAPITRE XIX

L'ARRIVÉE A BANALYA — MORT DE BARTELOT

(Du 16 juin, au 17 août 1888.)

La troupe de secours. — Difficultés de la marche. — Ipoto. — Kilonga Longa fait des excuses pour la conduite des Manyouema. — Il nous restitue quelques carabines. — Le Dr Parke et quatorze de nos gens retournent au fort Bodo. — Passage de l'Itouri. — Indications de nos anciens camps. — Nous détersons divers objets que nous avions cachés. — L'escorte des Manyouema. — Un pont sur la Lenda. — Les Madi affamés. — Accidents et mortalité chez les Madi et les Zanzibari. — Le grand abatis d'Oudjangoué. — Des femmes indigènes pour guides. — La station abandonnée par Ougarrououé. — Heureuse trouvaille de vivres aux chutes d'Amiri. — Chutes de Navabi. — Halte au débarcadère d'Avambouri. — Mort d'un chef madi. — Notre cache près de Bassopo avait été fouillée et dépouillée. — Djouma et Nassib s'écartent de la colonne. — Les souffrances de la marche en forêt. — Conversation entre un Zanzibari et Séli, mon garçon de tente. — Les chauves-souris de Mabengou. — Une petite Zanzibarie trouvée à Avissibba. — Les rapides de Nedjambi et les chutes de Panga. — Les naturels de Panga. — Nous troublons une fête à Mougouyé. — Nous rattrapons Ougarrououé aux rapides aux Guêpes. — Nos courriers. — Leur chef nous raconte leur tragique histoire. — Ougarrououé. — Lettre du Dr Parke au major Barttelot. — Notre flottille. — Les Batounda. — Le chemin parcouru depuis le Nyanza. — Réflexions sur l'arrière-colonne. — Dévastation sur les rives du fleuve. — A Banalya. — Enfin, les voilà! — Le major est mort. — Le camp de Banalya.

Le 16 juin, vers l'aube, nous quitions allègrement le fort Bodo, suivis des acclamations de la garnison et des meilleurs vœux de nos officiers. Nous emmenions 115 Zanzibari, 95 porteurs madi, 4 soldats d'Emin Pacha, outre le docteur Parke et sa petite troupe de 14 hommes dont nous devons avoir la compagnie jusqu'à Ipoto. Nous entrons à Inde-karou dans la matinée, sous une pluie battante. Le 17, halte pour la cueillette du plantain; halte à Ndougou-bicha le 19; chez Nzalli, le 20. Nous avons expérimenté déjà les difficultés des premiers jours de marche. Les cris de l'avant-garde nous rappellent douloureusement ce qu'une absence de sept mois

nous avait presque fait oublier : « Fourmis rouges à vos pieds ! attention ! une brochette ! une souche ! fondrière à droite ! fossé à gauche ! gare aux épines ! fourmis ! coupe cette liane ! attention aux orties ! un trou ! ça glisse là-dessous ! attention à la boue ! attention aux fourmis ! une souche ! brochettes à l'avant ! » et ainsi de suite, d'une campée à l'autre.

Les villages espacés le long de la route restaient silencieux dans le délabrement et la ruine. Débris tombés sur le sentier, huttes éventrées par suite de la pourriture des montants, encoignures de toits gisant à terre, moisissure verte à l'intérieur, trous du plancher pleins de vase, champignons poussant sur les parois, efflorescences nitreuses partout, faitages cachés sous les orties, les vignes rampantes, les courges prolifiques et volubiles. Vrais nids de fièvre dans lesquels, pourtant, la nécessité nous force à chercher un abri contre la fatigue et la menace d'un orage. Arrivés chez Mambougou le 21, nous campions le lendemain sur le bord de la clairière de Bous-sindi. Quarante-sept heures de marche depuis le fort Bodo nous amenèrent à la station arabe d'Ipoto, où, l'on s'en souvient, nos gens, affolés par la famine, m'avaient perdu tant d'armes et de munitions. Mais aujourd'hui tout était bien changé : forts et bien portants, ils jetaient à leurs anciens tourmenteurs des regards si chargés de mépris que Kilonga Longa, effrayé et redoutant des représailles, se hâta de venir avec ses capitaines me présenter une apologie en règle, rejetant la conduite de ses Manyouema sur son absence, essayant d'atténuer leurs crimes et s'offrant à les expier lui-même, autant que la chose serait possible. Ils déposèrent à mes pieds 19 remingtons sur les 30 que je savais en leur possession ; mais, de ces 19, 6 avaient été donnés par moi en garantie de paiement, 2 par M. Stairs en mon nom, 1 vendu par le capitaine Nelson. Des 5 000 cartouches et des 2 grandes caisses de munitions que ces recéleurs de larcins avaient obtenues des affamés, 50 seulement me furent restituées. Quelle que fût la terreur de ces coquins, et bien que 50 carabines fussent aisément venues à bout de toute la bande, la plupart des gens de Kilonga Longa étant loin, occupés à quelque razzia du côté de l'est, je comprenais que l'heure de la rétribution n'était pas encore arrivée ; nous avions mieux à faire que de détruire Ipoto, d'autant que la

petite garnison du fort Bodo n'était pas tellement hors d'atteinte que 2 ou 300 hommes rendus furieux par leurs pertes n'en eussent eu raison par un siège ou par une attaque nocturne.

Donc, pliant sous la nécessité du moment, nous acceptâmes les carabines, le riz, les chèvres offerts en sacrifice propitiatoire ; et nos engagés, autorisés à troquer leur petite provision d'ivoire contre cent décalitres de riz, s'emparèrent avec joie de ces provisions de voyage.

Le lendemain, le chef rapportait deux carabines, mais, tous mes hommes étant armés, je lui demandai de les garder avec les six autres restées entre ses mains comme garantie des 90 *doti* d'étoffe promis en échange de la maigre nourriture donnée à contre-cœur au capitaine Nelson et au D^r Parke pendant leur séjour dans ce campement inhospitalier. Dans l'après-midi, le docteur et sa petite troupe repartaient pour le fort Bodo, emportant mes dernières instructions et 15 charges.

Le 25 juin, nous quittions Ipoto. Un guide et une escorte de 15 Manyouema choisis avec une verbeuse ostentation de sollicitude nous accompagnaient jusqu'au prochain campement arabe, un des avant-postes d'Ougarrououé. Sur les bords de l'Ifouri, un canot capable de contenir neuf personnes nous fut livré à 3 heures pour tout moyen de passage ; la traversée et le retour de l'embarcation demandant 25 minutes, la nuit était tombée qu'à peine la moitié de nos gens étaient déposés sur la rive gauche.

Le lendemain, à 2 heures, la colonne avait passé, sauf l'escorte des Manyouema, qui, sentant toujours planer sur leur tête une vengeance méritée, se refusèrent à nous accompagner plus longtemps.

Nous voici maintenant au cœur de la vaste et sauvage solitude témoin en octobre dernier des souffrances de nos gens, victimes hâves et décharnées de la hideuse famine. Aucune considération ne nous aurait décidés à rentrer sous ces terribles ombrages, si nous n'eussions nourri l'espoir de rencontrer nos courriers rapportant des nouvelles de Barttelot et de notre arrière-garde. Puisque nous n'avions pas trouvé le major à Ipoto, nous ne pouvions manquer de le rencontrer sur cette route, toutes les autres lui étant inconnues. Donc nous reprenons vivement la marche, et, une demi-heure plus tard, nous arrivions à la station d'où nous étions partis, le 14 octobre

dernier, pour gagner la rive septentrionale. Nous y retrouvons les traces de notre passage, les flèches griffées au charbon sur les arbres flachés, voire même la note au crayon écrite pour Hamis Lari.

Le 28, à 1 h. 15, nous étions déjà au confluent de l'hourou et de l'Itouri, en ce lieu de suprême agonie où le pauvre Nelson passa tant de jours maudits, attendant, les pieds perdus d'ulcères, des nouvelles de l'avant-garde, et où son ami Mounteney Jephson le retrouva hagard et désespéré, au milieu de ses compagnons morts ou mourants. Nous avons fait cette route en 20 heures, ou, si l'on veut, en 4 jours, y compris le temps perdu au passage de l'Itouri. L'année précédente, en dépit de nos plus vaillants efforts, nous y avons mis 39 heures ou 15 jours, halte comprise. Les conditions différentes de notre estomac étaient la seule raison de cet écart considérable.

De notre cache intacte nous déterrâmes les provisions que l'escouade de secours conduite par Jephson n'avait pu emporter. Après huit mois de séjour dans le sable, et trempées par l'éternelle pluie des régions tropicales, nos munitions, fournies par Kynoch de Birmingham, n'étaient pas aussi détériorées que nous l'avions craint. 80 pour 100 étaient encore en bon état ; les étuis de laiton, bien fermés et enduits de cire, avaient gardé leur éclat. Nous en distribuâmes 1 000 à nos hommes pour la réfection de leurs cartouchières, et, choisissant tels autres objets utiles, nous en fîmes huit charges. Puis, après avoir remis le superflu dans la cache, nous quittâmes ce lieu d'odieuse mémoire pour ne nous arrêter que beaucoup plus loin vers l'intérieur. Là cinq porteurs madi décampent avec les frusques de quatre camarades zanzibari. S'ils avaient connu ce que nous ne pourrions jamais oublier et la lente torture qui les attendait, ils eussent préféré pour tombe les flots tumultueux de l'Itouri à la solitude sauvage de l'impitoyable forêt.

Au coucher du soleil, nous avons la surprise de revoir notre fameuse escorte de Manyouema. Leur maître, les voyant revenir, leur avait sévèrement enjoint de nous rattraper et de ne regagner Ipoto qu'avec un écrit constatant le plein accomplissement de leur devoir. Le 29, quittant la route de la rivière et gouvernant au sud-est, nous piquons à travers bois à la recherche du chemin pris par M. Stairs et ses compagnons à leur retour de chez Ougarrououé. Le chef

Réhid ben Amar est avec nous, et, sur sa grande confiance en lui-même, nous ne doutons pas qu'il ne retrouve le sentier, ce qui lèverait toutes les difficultés. Les journées du 29 et du 30 se passent en fouilles inutiles, toujours dirigées vers le sud-ouest. Nous croisons plusieurs sentes d'indigènes, mais Réhid n'en reconnaît aucune. Nous continuons, cherchant toujours. Le 1^{er} juillet, au matin, nous entrons dans le bassin de la Lenda, et comme Réhid émet l'opinion que nous avons dépassé la route, nous reprenons, guidés par la boussole, à travers la forêt dans la direction de l'ouest. Le 2, à midi, nous tombions sur la Lenda, qui coule généralement au N.-N.-O. Un défilé de 27 mètres de large, dans lequel la rivière se précipite avec violence, nous donna l'idée de jeter un pont de rive à rive et de nous fier au hasard pour retrouver sur l'autre bord la route menant chez Ougarrououé, plutôt que de continuer sur la berge droite, où nous pouvions errer pendant des jours sans nouveaux moyens de passage. Nous choisissons trois des plus grands arbres, hauts de 34, 32, 31 mètres ; nous les faisons tomber à travers l'étroit, les fixant solidement à notre berge sur des montants fourchus ; nous n'oublions même pas le garde-fou pour que puissent s'appuyer nos porteurs chargés de leurs ballots. Le pont est commode et sûr. Le 5, à 10 heures du matin, tout notre monde, sain et sauf, est réuni sur la rive gauche.

Afin d'alléger un fardeau trop lourd à leur gré, les engagés madi ont jeté leur maïs le long de la route et portent déjà la peine de ce gaspillage. Bien que le crieur du camp annonce chaque matin le nombre de jours que doivent durer les provisions, ces pauvres sauvages ont le cerveau trop épais pour profiter de l'avertissement. Déjà nous traînons à notre suite une douzaine de malheureux exténués et mourant de faim, après en avoir perdu sept, dont quatre ont déserté.

Nous continuons vers l'ouest, suivant maintenant la rive gauche, et croisant maint sentier indigène dirigé au sud-est ou au nord-ouest, et dont aucun ne peut nous être utile. Le 6, nous arrivons à une verte clairière de plantains vigoureux et bien cultivés. Nos affamés Madi se précipitent comme loups sur la proie et ils auraient bientôt tout dévoré, si trois d'entre eux ne se fussent embroché le pied sur les attellets aigus adroitement cachés dans la verdure.

Le 7, pluie battante; mouillés et misérables, nous cherchons un abri au plus profond de la forêt. Le lendemain, nous étions en une heure au petit village de Balia, et le soir nous campions à Bandeya. Ce jour fut mémorable : une vraie série de malheurs. Un formidable grain de pluie glacée nous cingla le dos au sortir de Balia, et trois de nos Madi presque nus tombèrent morts à quelques pas les uns des autres. A la première averse, j'avais commandé la halte et fait déployer en tente environ 50 mètres carrés de toile, invitant mes gens à s'y réfugier. La pluie passée, nous roulons la toile et reprenons la marche; mais le feuillage verse encore de lourdes ondées. Les Zanzibari, plus aguerris et en meilleur état, y faisaient à peine attention, mais les Madi, découragés et affaiblis, s'affaissaient soudain comme frappés d'une balle.

A Balia, un Zanzibari et un soldat de Lado au service d'Emin Pacha posèrent encore le pied sur une de ces affreuses brochettes; les blessures furent tellement graves qu'il nous fallut porter ces malheureux. Près de Bandeya, un autre Madi succomba de faiblesse et un de nos Zanzibari reçut dans les côtes une flèche lancée par un de ces pygmées audacieux et rusés; par bonheur, elle ne pénétra que la peau. Au moment d'entrer dans le village, le winchester de notre cuisinier Hassan éclata, lui enlevant une partie des muscles du bras gauche. Enfin, vers minuit, un jeune homme nommé Amari, occupé à ranimer le feu du bivouac, fut soudain blessé à la tête par la balle d'une cartouche remington qu'un négligent avait laissée tomber près du brasier.

Guidés par quelques femmes qui disent savoir le chemin de chez Ougarrououé, nous entreprenons le lendemain, à travers un immense défrichement abandonné, l'étape la plus pénible et la plus semée de vexations dont je me souviens. Chaque pas en avant coûtait un effort. Tantôt se hasardant sur un tronc pourri et glissant, il faut franchir une gorge profonde hérissée de branches mortes dont les pointes aiguës, dressées verticalement, menacent d'empaler l'infortuné qui tomberait de la passerelle branlante; tantôt il faut enfileur un fût couché sous lequel coule un torrent impétueux; ici nous plongeons dans l'atmosphère suffocante d'une fougeraie qu'enferme un inextricable réseau de plantes grimpantes; là il faut patauger dans un marais profond et limoneux que dissimule une épaisse et

flottante végétation parasite; plus loin on s'escrime contre une armée de vieilles souches enchevêtrées, débris d'une ancienne forêt. Vers midi, harassés, ruisselants de sueur, nous sortons enfin de la grande clairière d'Oudjangoué pour camper à l'orée de la forêt vierge, et dépêcher nos hommes à la recherche des plantains nécessaires pour les quelques jours à passer encore dans ces vastes déserts.

L'observation solaire m'indiqua 1° 0' 16" de latitude nord.

Le 10, quelque soupçon me prit que notre orientation actuelle nous ramenait au campement du 8. Mais les Zanzibari étaient imbus de l'idée que les natifs connaissaient leur pays mieux que personne, et, dans un accès de découragement, je leur permis de s'en tenir à cette opinion. Le 11, nous retombions sur la maudite clairière qui nous avait donné tant de tablature : nous venions de refermer le cercle. Sans mon intervention, nos gens auraient étranglé les deux guides. Pauvres femmes! elles avaient agi selon leur nature; c'est nous qui nous abusions en supposant que des indigènes se résigneraient à prendre une route les éloignant de leur propre village. Si nous avions voulu les suivre encore, elles nous auraient menés en rond de clairière en clairière jusqu'à tomber mortes sur le sol natal. Nous les renvoyons donc à leur foyer, et, boussole en main, nous piquons au nord-ouest.

Nous marchons toute la journée du 11 et il est encore de bonne heure quand, le 12, nous tombons enfin sur le sentier orienté vers le nord-est. Le 13, à 9 heures, nous regagnons notre ancien campement de l'Itouri, en face de l'établissement d'Ougarrououé; le village était vide. Inutile d'espérer rien apprendre du major et de ses compagnons, ou des messagers partis depuis si longtemps. Nous repartimes, longeant la rive, retrouvant et saluant l'un après l'autre chaque kilomètre, chaque crique, chaque station de cette route bien connue.

Le lendemain, nos provisions achevées, les Madi mourant au nombre de deux ou trois par jour, nous nous retrouvons aux chutes d'Amiri. Le camp n'est pas plus tôt dressé que l'on se disperse comme abeilles à la provende. Impossible de rien découvrir dans les environs immédiats : les 600 hommes d'Ougarrououé ont passé, dévorant le vert et le sec. Le nombre de cadavres laissés au campement dit assez que cela n'avait pas suffi. Mais la distance n'est pas pour effrayer ceux qui